LES CI-DEVANT

Patrick Givelet

Éditions ThoT
Roman

Né en 1939, Patrick Givelet fait ses études à l'Institut d'études politiques de Grenoble. En 1985, il s'installe en Savoie et fonde une société d'ingénierie culturelle qui assiste les communes de Tarentaise et de Maurienne dans la mise en valeur de leur patrimoine. Dans sa commune de Peisey-Nancroix en Tarentaise, les ruines d'un site minier de plomb argentifère, datant du XVIIIe siècle, l'incitent à s'intéresser aux répercussions de cette minière sur la vie du village à l'aube de son basculement dans l'époque moderne. Membre de la Société d'histoire et d'archéologie d'Aime, il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire de sa commune. Fort de ses connaissances sur ce patrimoine local, et inspiré par sa grande richesse, il écrit un premier roman, *Les Outre-monts*, qui raconte la vie du village de Pesey au XVIIIe siècle. *Les Ci-devant* est le second volet de cette saga.

À Martine, la suite de l'histoire…

Séparez-vous de vos tyrans !
Ce sont eux seuls que nous venons combattre.

Harangue aux Savoyards de A.-P. Montesquiou, général de l'armée française, au fort Barraux, frontière entre la France et le duché de Savoie, 2 vendémiaire l'an IV de la Liberté et le premier de l'Égalité (21 septembre 1792)

Prologue

En 1792, la Savoie, duché du royaume de Piémont-Sardaigne (capitale Turin), est envahie par les troupes révolutionnaires françaises. Après plusieurs mois de guerre entre les armées françaises et sardes (1792-1794), les passages entre la France et le Piémont (cols du Petit-Saint-Bernard vers le Val d'Aoste et du Mont-Cenis vers la vallée de Suse) sont pacifiés, rendant plus faciles les relations avec Turin. Beaucoup de jeunes gens des villages de Savoie suivirent Bonaparte dans les campagnes d'Italie et, plus tard, Napoléon dans les grandes batailles de l'Empire. La Savoie vivra un septennat révolutionnaire entre 1792 et 1799 et son intégration à la France se poursuivra jusqu'à la fin de l'Empire napoléonien pour être restituée au royaume sarde en 1815, après vingt-deux ans d'occupation française.

C'est dans ce contexte que nous retrouvons les personnages qui ont vécu au XVIIIe siècle dans le village de Pesey en Tarentaise[1]. Ils ont participé à la découverte et à l'exploitation

1. Voir du même auteur *Les Outre-monts*, éditions ThoT, 2020.

d'une mine de plomb argentifère qui a fortement modifié les conditions de la vie traditionnelle.

À la date où s'ouvre ce nouvel épisode – 1792 –, certains de ces personnages sont morts. C'est le cas d'Augustineo Merlo, l'ancien mineur de la Valsesia et découvreur du gisement. Celui aussi du maître de minière, Giovani Vercellinaz, de la région d'Ivrée, devenu Jean Vercellin en s'installant définitivement à Pesey.

D'autres sont bien vivants. Aurelio, le fils de Jean Vercellin, a soixante-sept ans. Il a été charpentier boiseur dans les galeries de cette grande minière. Aurelio a épousé Maria-Magdalena, la fille de Giuseppe Maria Martelli, venu de la Valsesia pour sculpter le retable de Notre-Dame de Pitié à Pesey.

Aurelio et Maria-Magdalena ont trois enfants :

– Pierre, trente-neuf ans, artisan maître maçon et charpentier, qui a épousé Pétronille, la fille de Barthélémy Garçon, maître fondeur et affineur à la fonderie de la minière ;

– Josepha, trente-huit ans, qui est entrée au couvent des Bernardines de Conflans à l'âge de dix-huit ans ;

– et Gasparde, trente-quatre ans, passionnée de peinture.

Gasparde a épousé Victor Villiod, trente-cinq ans, ancien ouvrier à la minière de Pesey, mais elle l'a quitté depuis six ans pour s'installer à Turin chez Arturo Teppatti, qui dirige un atelier de peintres d'ex-voto en série pour les sanctuaires de Savoie et du Piémont.

*

En occupant la Savoie, la France met en place une nouvelle organisation administrative qui se substitue à celle du duché de l'Ancien Régime.

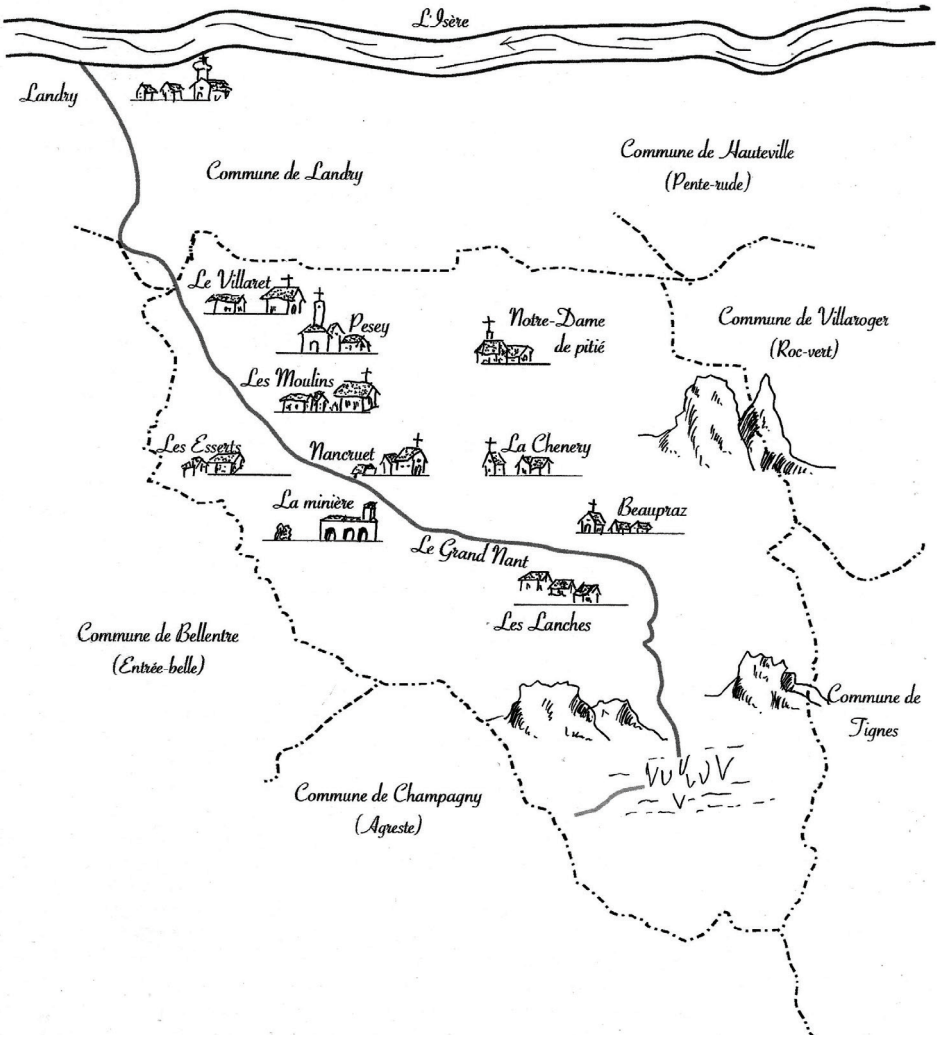
Le département du Mont-Blanc est créé, regroupant les deux départements savoyards actuels. Chambéry en est la capitale. Il est administré par un conseil général et un exécutif appelé Directoire. En 1798, le département du Mont-Blanc est amputé de sa partie nord qui devient le département du Léman.

Le district (canton) est une division administrative du département. En Tarentaise, la commune de Pesey, dénommée « Mont-d'Argent[1] », dépend du district de Moustiers (« Mont-Salins »). Un sous-district est installé à Bellentre, premier degré de la justice (juge de paix). Sous la Révolution et jusqu'au Directoire (1799), le maire, élu pour la première fois, prend le nom d'agent municipal, remplaçant ainsi le « syndic » nommé par l'intendant de l'Ancien Régime. Le conseil municipal se dénomme corps municipal. Il est composé d'officiers municipaux, comparables à nos conseillers actuels. Il siège en présence d'un agent national nommé par le gouvernement pour entretenir la ferveur révolutionnaire dans la commune. À partir de 1800, sous le Directoire, le maire des petites communes sera nommé par le préfet.

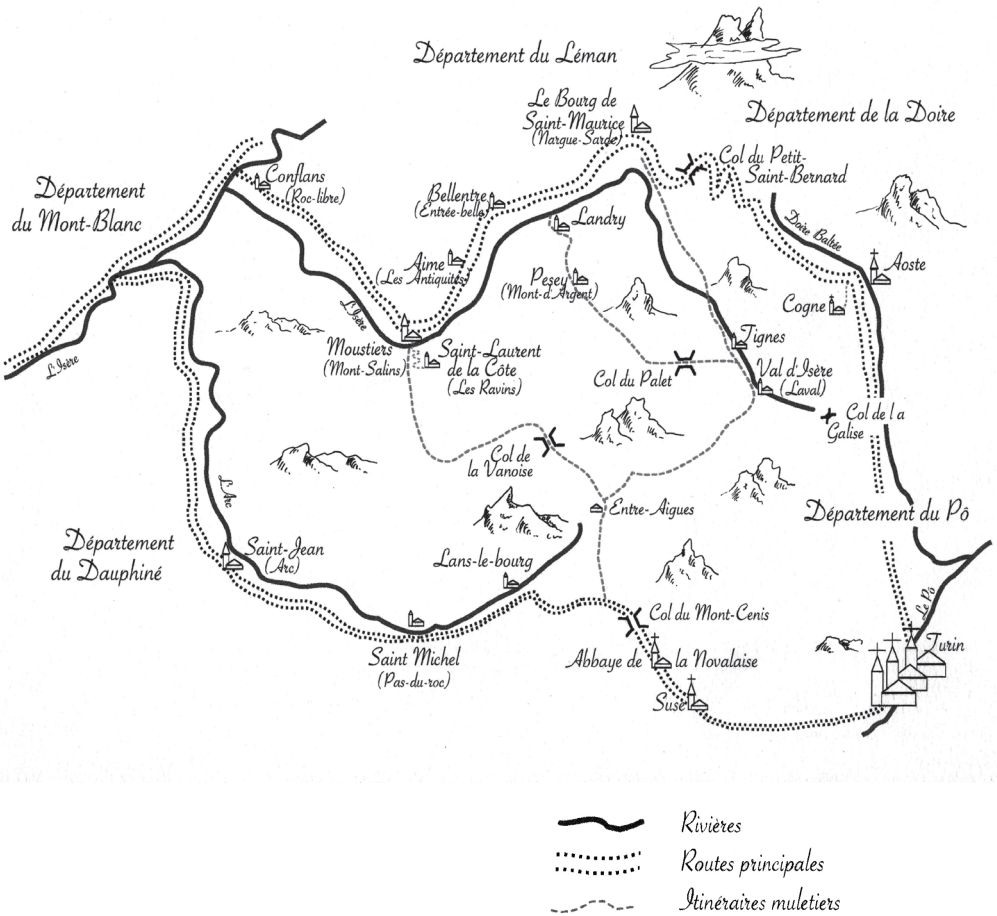
Lorsqu'ils auront affaire avec la justice, les personnages de cet épisode, devenus citoyens français en 1792, relèveront

1. Nom révolutionnaire de la commune de Pesey.

de l'organisation judiciaire adoptée par les Constituants en 1790 : principe de l'égalité devant la justice et de la gratuité, présomption d'innocence, caractère public des débats contradictoires, droit de faire appel, jury populaire. Ces principes constituent encore aujourd'hui les fondements du système judiciaire français.



La commune de Pesey (Mont-d'Argent) 1792-1815
(Entre parenthèses, les noms révolutionnaires des communes utilisés de 1792 à 1795)



Situation de la Tarentaise de 1792 à 1802
(Entre parenthèses, les noms révolutionnaires des communes utilisés de 1792 à 1795)

1.
Nancruet, printemps 1792

Pour certains, le printemps n'est pas une saison facile. S'extirper d'un terrier, certes rustique, mais ô combien confortable, élargir son espace dans lequel on s'était calfeutré avec toute la famille pendant six mois, accepter que de nouvelles odeurs viennent supplanter celle, âcre, de terre et de foin séché. Oser l'extérieur – ce n'est plus le seul bout de son museau que l'on met dehors, c'est le corps tout entier, fourrure comprise. Tenter de traverser la pente neigeuse pour rejoindre cette plaque d'herbe sans se faire voir de l'aigle. Se goinfrer de cette pelouse toute nouvelle, gorgée des saveurs du printemps. Revenir en galopant au premier sifflement, nettoyer le terrier, se préparer à la venue des petits, creuser une nouvelle galerie de secours… Au printemps, on n'arrête pas, on n'est jamais tranquille. La vie des marmottes n'est pas simple.

Pour d'autres, c'est la fin d'un hiver trop long, trop froid. C'est accueillir avec volupté cette lumière nouvelle, chaque jour plus généreuse, qui ne se contente plus comme hier d'éclairer les sommets quelques heures par jour, laissant la

vallée dans une ombre glaciale. Cette lumière qui, dès maintenant, illumine chaque jour de plus en plus les recoins les plus intimes de la maison. Guetter ces quelques jours où, jouant avec les crêtes découpées, le soleil vous offre deux levers dans le même matin.

Pierre Vercellin était assis sur le banc devant la maison de ses parents, à côté de son père, Aurelio. Il était heureux de vivre avec lui ces prémices annonciatrices de jours plus longs, plus chauds, plus lumineux. Depuis que leurs trois enfants étaient partis, chacun dans une direction différente, Aurelio et Maria-Magdalena Vercellin avaient troqué leur maison des Moulins pour une demeure plus petite dans le village de Nancruet, plus haut dans la vallée, plus ensoleillé. Dans ce hameau de montagne où elle avait vécu enfant, Maria-Magdalena pouvait revivre les souvenirs de son père lorsqu'il sculptait, dans son atelier, le retable de Notre-Dame de Pitié. De leurs trois enfants, seul Pierre visitait régulièrement ses parents. Josepha était au couvent à Conflans et Gasparde était partie à Turin chez un peintre. Son mari, Victor, avait émigré en France. Aujourd'hui, Pierre était là. Il venait de terminer, avec ses compagnons maçons et charpentiers, un chantier dans le bourg d'Aime, sur les bords de l'Isère, la demeure d'un paysan devenu commerçant qui souhaitait ouvrir, côté rue, une boutique de vêtements et de chaussures et garder, côté jardin, les commodités d'une maison paysanne avec un potager, un poulailler et une soue pour un porte-lard qu'on égorgerait à la Saint-Jean.

Nulle part ailleurs, comme ici à Nancruet, dans la haute vallée de Pesey, Pierre ressentait aussi fortement sous ses pieds ces flux d'énergie prêts à exploser en soldanelles, perce-neige et autres primevères. La grande face rocheuse qui ferme la vallée au midi restait dans l'ombre, encore bleuie de glaces et de neiges, mais elle était déjà irradiée par le reflet des adrets généreusement ensoleillés. Les falaises de schistes lustrés tourmentées en plissements telluriques renvoyaient la lumière vers l'ubac tandis qu'un vent fort remontait le long de l'énorme muraille, vidant la vallée de ses froidures de l'hiver et soulevant sur les crêtes des bourrasques de neige soufflée, soudainement éclairées par le soleil.

À trente-neuf ans, Pierre Vercellin avait reçu de son père une solide constitution. On devinait, sous son costume de drap bleu fortement tissé fait pour le travail, une ossature bien développée et des muscles vigoureux. L'âge lui avait fait perdre sa tignasse noire de jeune homme pour un front largement dégarni et des cheveux ras qui avaient depuis longtemps viré au gris. Chaque matin, il rasait une barbe dure sans pouvoir empêcher ses joues de rester ombrées jusqu'au soir. Il taillait sa moustache généreuse tous les deux ou trois jours, chaque fois en pensant à Pétronille, sa femme, qui lui avait murmuré un soir « Si tu coupes ta moustache, je coupe mes cheveux ». Pierre avait pris la menace très au sérieux : Pétronille avait une splendide chevelure noire qu'elle roulait pour la journée en tresses sous une coiffe qui

retombait lourdement en arrière et qui, le soir, déployée, était un écrin à leurs tendresses. Des tendresses que Pierre prodiguait à Pétronille avec ses mains de maçon, larges et douces, devenues soyeuses et satinées au contact répété des pierres rugueuses, du sable abrasif et du plâtre irritant qu'il manœuvrait chaque jour.

Pierre se sentait bien dans sa vie qu'il gagnait bien. Une vie qu'il avait choisie contre le souhait de son père qui l'aurait volontiers vu boiseur charpentier, comme lui, dans la minière de plomb et d'argent[1] de Pesey. Aux journées sans lumière passées à assembler toujours les mêmes étançons dans les galeries, à poser sans cesse les mêmes étrésillons dans les traverses, à cuveler invariablement les mêmes puits, il avait préféré les chantiers à l'air libre, tous différents, chacun renouvelé, où l'on s'organisait à sa guise avec les compagnons, où l'on décidait à son gré, où l'on pouvait embrasser toute l'œuvre d'un coup d'œil. Il était devenu un artisan, un homme que l'on rémunérait pour ses gestes, pour vérifier que les murs avaient été élevés bien verticalement, s'en assurant par un jet de chique craché depuis chaque rang de moellons monté. Un homme qu'on payait pour assurer que ce mur était bien porteur, que cette poutre reposait sur le bon appui, que le linteau de cette porte

1. Au XVIIIe siècle, les mots *mine* et *minéral* signifient *minerai* ; *minière* est employé pour *site minier* ou *établissement minier*. La minière de Pesey extrait le minerai (plomb argentifère) et le traite mécaniquement et métallurgiquement dans une fonderie.

supporterait l'évidement. Un homme qu'on remerciait en secret d'avoir évasé légèrement l'embrasure de la fenêtre pour permettre au soleil couchant d'éclairer un peu plus longtemps la grande pièce commune.

Pierre avait pris l'habitude de rendre visite à ses parents entre deux chantiers. Il montait seul à Nancruet, aller et retour dans la journée depuis le hameau des Granges, sur les bords de l'Isère, où il vivait avec Pétronille et leurs cinq enfants, dans une maison qu'il avait construite de fond en comble. Il n'avait pas choisi de s'installer là au hasard, près du pont de Bellentre qui lui permettait de se rendre aisément sur ses chantiers d'un versant à l'autre de la vallée. Son aîné, Jean-Baptiste, l'aidait sur ses ouvrages et, à dix-neuf ans, avait acquis un solide savoir-faire de maçon-charpentier. Parfois même, il acceptait de se joindre au chantier d'un autre maître maçon, où il apprenait d'autres manières.

Les visites de Pierre à ses parents étaient devenues rituelles, sans qu'il sache lui-même si chacune était liée au chantier qui se terminait ou à celui qui commençait. Sans qu'il en perçoive non plus clairement la raison. Était-ce pour se justifier aux yeux de son père de ne pas travailler comme lui à la minière ? Ou pour lui prouver que, chantier après chantier, il pouvait en vivre sans dépendre d'une compagnie ? Ou était-ce pour se faire pardonner son départ de la maison des Moulins, il y avait plus de vingt ans, que sa mère avait si douloureusement ressenti ? Comme s'il s'astreignait à revivre un départ et un retour chaque fois qu'il construisait une maison.

Devant les bourrasques de neige soufflée qui s'élevaient en arabesques ensoleillées au-dessus de la crête, les deux hommes gardaient le silence. Ils pensaient à la même chose. Depuis l'accident de décembre, en l'absence de consignes du baron de La Tour, le chef de la minière qui, semblait-il, était très occupé à la cour de Turin, le régisseur n'avait toujours rien décidé. Il estimait que les travaux de déblaiement des matières pierreuses qui s'étaient accumulées dans les galeries, obstruant l'écoulement des eaux souterraines, coûteraient fort cher sans produire un seul quintal[1] de mine. Le bourbier de cette galerie resterait pour longtemps le linceul des quatre hommes qui y avaient péri. Selon Aurelio, il n'y avait plus de travail dans cette minière pour le maître boiseur charpentier qu'il avait été pendant des années. Quelques ouvriers boiseurs suffiraient à entretenir les étançonnements dans l'ancien terme[2] des Anglais, un chantier ouvert cinquante ans auparavant, les seuls travaux qui restaient encore accessibles pour n'être pas ennoyés. Aurelio allait devoir quitter la minière, sans ressources.

— J'ai déjà quitté la minière ! lâcha Aurelio dans un souffle.

Il n'avait pas attendu la décision du régisseur. Bien sûr, à soixante-sept ans dont plus de cinquante passés dans les galeries, il allait moins fort aujourd'hui qu'hier, mais il était

1. Mesure de poids variant de 37 kilos à 48 kilos selon les lieux et les époques. Un mulet peut être chargé de trois quintaux. Une brouette contient un quintal de matière.

2. Limite extrême des travaux.

encore vigoureux. Il pourrait faire charpentier au-dehors, comme le vieil Augustineo, l'inventeur de la minière, qui, pendant plusieurs années après son départ des fosses, avait continué à tailler et à assembler des charpentes sur les maisons détruites par les incendies, que l'intendant de Tarentaise obligeait à couvrir en lauzes.

Mais c'était une autre raison qui avait poussé Aurelio à quitter la minière. Au début, il avait eu du mal à l'accepter, il pensait que ce n'était que passager, que ça allait passer, comme une berlue qui vous laisse quelque temps ébloui après avoir imprudemment regardé en face l'explosion d'une charge dans le noir. Pour retrouver la réalité qui se dérobait de plus en plus, il faisait appel à sa mémoire pour la reconstituer. Après tout, c'est comme si ma lampe déclinait, se disait-il. Peu à peu, ses gestes étaient devenus approximatifs, ses mortaises moins franches, ses embrèvements moins bien taillés. Il s'était mis à ruser, s'aidant de ses doigts qu'il laissait courir sur l'arête pour positionner son ciseau sur le madrier à inciser, et pour finir demandant à ses boiseurs de faire ce qu'il faisait de plus en plus mal, prétextant qu'il était appelé dans une autre galerie vers laquelle il se dirigeait en tâtonnant… Depuis quelque temps, il éprouvait un certain soulagement à l'idée de rester la journée entière dans les galeries. Quand ils entraient dans les fosses, ses compagnons appréhendaient d'être soudainement plongés dans l'obscurité alors que lui était déjà depuis longtemps dans la sienne.

Aujourd'hui, il en était sûr, il devenait aveugle.